

PIÉGÉS SOUS LES DÉCOMBRES

SECOURS Un séisme géant a ravagé Broc (FR) ce week-end. «Le Matin» était au cœur de cet exercice de sauvetage.

Les minutes s'écoulent lentement. À force, la chape de béton qui nous maintient prisonniers est devenue oppressante. À côté de moi, mon compagnon est inconscient. Le sang coule de son bras, visiblement cassé. Le séisme a eu lieu la veille. D'une magnitude de 6,4 sur l'échelle de Richter et avec des dégâts allant de Bulle (FR) à Broc (FR), expliqueront plus tard les experts. Le sol est couvert de gravats, impossible de s'y allonger confortablement. Dehors, le calme est revenu. Par une fissure dans le béton j'aperçois même un rayon de soleil.

Soudain, l'aboïement d'un chien retentit au loin. Suivi du vrombissement d'une hélice. Un drone? «Vous m'entendez?» lance un sauveteur. Je crie en retour, mais la question était sans doute adressée à une autre victime de cette simulation de tremblement de terre, organisée par le Groupe d'interventions et de secours (GIS). Le calme revient, seulement troublé par le bourdonnement des drones au-dessus de nous.

Le chien me fait sursauter. Cette fois-ci, il est juste de l'autre côté de la paroi. «Vous m'entendez, vous êtes conscient?» demande un sauveteur. Je réponds en précisant que nous sommes deux. «Nous allons venir vous chercher», me rassure-t-il. La partie de cache-cache commence. Les secouristes me demandent de taper contre le mur avec une pierre pour qu'ils puissent nous localiser plus précisément. Quand ils sont satisfaits, ils s'éloignent, nous laissant seuls avec le silence.

Après une nouvelle période d'attente, le bruit sourd et répétitif d'une perceuse vient le briser. Il retentit dans notre prison de béton pendant plus d'une heure. Enfin, il cesse. «Je m'appelle Jacques, je suis artificier. J'ai placé une toute petite charge pour briser la dalle. C'est »

La seconde victime, gravement blessée, a dû être immobilisée grâce à une attelle cervico-thoracique et hissée hors des décombres à l'aide d'un trépid.

«Se détacher de l'émotionnel»

«En tant que sauveteurs, nous avons des missions très polyvalentes, qui vont du déblayage de décombres au secrétariat. Nous ne recherchons aucune sorte de reconnaissance. L'important, c'est de ne pas amener nos problèmes personnels avec nous et de savoir nous détacher de l'aspect émotionnel.»
Daniel Trotti, sauveteur

«Voir la moindre fissure»

«Les drones nous permettent de faire une reconnaissance extérieure bien plus rapide que ce que ne ferait un humain et de modéliser le site en 3D. Sur les images, nous pouvons voir la moindre fissure et savoir exactement ce que le bâtiment contient. Cela évite qu'un secouriste pénètre dans la structure sans savoir si elle est viable.»
Bastien Alorent, pilote de drone

» le moyen le plus rapide de vous atteindre», explique le spécialiste (lire pages suivantes). Il nous demande de nous boucher les oreilles et compte de trois à zéro.

Sauvés à l'explosif

La détonation claque, très proche. Les murs frémissent et un pan de béton à trois mètres de nous s'effrite. Une odeur d'explosif envahit l'air tandis qu'une fine poussière blanche se répand autour de nous. Elle se dissipe lentement et un marteau-piqueur se met en branle. Il a tôt fait d'agrandir le trou dans un vacarme sonore. Malgré la pluie battante qui

s'est mise à tomber, les secouristes coupent les fers à béton qui les empêchent de progresser. Encore un effort et ils se glissent à nos côtés. Après s'être inquiétés de mon état de santé, ils s'affairent autour de mon camarade, toujours inconscient et gravement blessé. De mon côté, je suis guidé avec précaution à travers les recoins de la structure. On m'enfile un baudrier et on me hisse avec une corde. Hors des décombres.

● TEXTES **FABIEN FEISSLI**
fabien.feissli@lematin.ch
● PHOTOS **CHARLY RAPPO**

SUITE EN PAGES 6-7 »

Ce week-end, dans le cadre d'un exercice grandeur nature, les équipes du GIS ont fait face à un séisme de magnitude 6,4 à Broc. Les chiens ont repéré plusieurs victimes.

Les figurants étaient coincés au rez-de-chaussée d'un bâtiment de trois étages, dans une prison de béton de 80 centimètres de haut.

«Une sacrée école de vie»

«Nous sommes des bénévoles, dans la vie je suis installateur sanitaire. C'est du temps pris sur mes vacances, mais pouvoir allier mes deux passions, les chiens et le secourisme, c'est extraordinaire. C'est une sacrée école de vie. Grâce à son odorat, «Rack» localise les victimes dans les décombres. Quand il trouve quelque chose, il gratte le sol et se met à aboyer.»
Philippe Grosch, maître-chien

CHRONOLOGIE DE L'EXERCICE

VENDREDI 22 H

Un séisme de magnitude 6,4 sur l'échelle de Richter secoue Broc (FR).
SAMEDI 9 H La première équipe du Groupe d'interventions et de secours arrive sur place.

12 H 55 Toutes les victimes de la zone sont localisées.

16 H 27 L'explosion fend la dalle qui empêche les secouristes de progresser.

19 H 18 Les deux premières victimes sont extraites et prises en charge par l'équipe médicale.

ANALYSE Une fois le mur à traverser déterminé, les artificiers inspectent ce qu'il y a derrière grâce à un endoscope. Après avoir vérifié qu'il n'y a pas de victimes à proximité, ils percent des trous de manière stratégique.



CALCUL À l'aide de plusieurs paramètres, notamment l'épaisseur à traverser, ils calculent ensuite les charges, 26 grammes dans ce cas, et les placent. Cela fait, ils demandent aux victimes de se boucher les oreilles et d'ouvrir la bouche.



BOUM Une fois que tout le monde est en sécurité, l'explosion retentit. Quand la poussière retombe, le mur est brisé. L'important est qu'il ne soit pas totalement transpercé pour ne pas blesser d'éventuelles victimes à proximité.



FINITION Fragilisé, le béton peut facilement être percé grâce au marteau-piqueur. Une technique qui évite un long et fastidieux travail aux équipes du GIS. Il ne leur restera ensuite plus qu'à couper les fers à béton et à élargir le trou.



DES EXPLOSIFS À LA RESCOUSSE

INNOVANT Trois Fribourgeois ont développé une technique permettant aux sauveteurs de progresser grâce à des explosifs. Cela pourrait aussi se révéler utile en Suisse. Explications.

► SUITE DES PAGES 4-5

Une centaine de véhicules, des dizaines de personnes et du matériel à perte de vue. Tout ça pour faire des trous. Cela se passait il y a cinq ans. Face à cette débauche de moyens, Jacques Demierre reste sidéré. «C'est sur-réaliste. Je me suis dit: au travail, je fais ça tout seul et dix fois plus vite.» Quand il demande aux secouristes présents pourquoi ils n'utilisent pas des explosifs, ceux-ci le regardent avec de gros yeux. «J'ai eu comme une révélation. Je suis rentré chez moi, j'ai appelé mon frère Michel, qui est ingénieur, et je lui ai tout raconté», explique ce Fribourgeois spécialiste des explosifs depuis plus de vingt-cinq ans. Pour

s'attaquer au problème, les deux frangins s'associent à Yves Steiger, président de la section suisse du Groupe d'interventions et de secours. Un GIS que Jacques et Michel intègrent également. «Nous ne connaissions rien à cette problématique, il fallait que nous nous formions pour mieux comprendre.»

Première mondiale

Il leur aura fallu trois ans et de nombreux essais pour mettre au point la technique qu'ils ont appliquée ce week-end à Broc (FR). Une première mondiale. «La difficulté, ce n'était pas seulement le microminage. Nous voulions également mettre au point une méthodologie pour pouvoir transmettre facilement notre savoir», souligne Jacques. C'est d'ailleurs le but de l'entreprise

Bénévoles professionnels

CATASTROPHES Depuis sa fondation en 2004, le Groupe franco-suisse d'interventions et de secours (GIS) est intervenu 17 fois. S'ils sont bénévoles, ses 45 membres ont tous des formations dans le domaine de la santé ou du secourisme. Ces dernières années, ils sont notamment entrés en action lors des catastrophes qui ont frappé Haïti, le Népal ou encore l'Italie. En



tant qu'ONG, le GIS se finance uniquement grâce à des dons privés. «Mais cela a également des avantages. Cela nous permet de profiter d'une grande liberté et d'être une petite équipe très modulaire», précise Yves Steiger, président de la section suisse, tout en soulignant que cette contrainte de moyens les pousse à se montrer les plus rationnels possibles. ●

Subsa, qu'ils ont fondée en 2015. «Dans un premier temps, nous aimerions que les autres membres du GIS puissent faire le maximum tout seuls et que nous n'ayons plus qu'à placer les charges», continue Jacques.

Car tout est une question de dosage. «Faire un trou, c'est facile. On met trois kilos d'explosif et c'est ré-

glé. Tout le défi, c'est justement de ne pas faire de trou pour ne pas risquer de blesser une victime à proximité», insistent-ils.

«Un gain de temps énorme»

Pour cela, il faut utiliser un minimum d'explosif, 26 grammes sur une paroi en béton armé de 22,5 cm d'épaisseur lors de l'exercice de ce



«C'est comme un immense coup de marteau. Toute la zone ciblée est brisée»

Jacques Demierre, spécialiste en explosifs

week-end, mais au bon endroit. «C'est comme un immense coup de marteau. Toute la zone ciblée est brisée», détaille Jacques. Et leur technique, ils en sont persuadés, est révolutionnaire. «Au lieu d'avoir dix personnes qui font un trou, on a dix personnes qui font dix trous. Le gain de temps est énorme», assure Michel. Ce week-end, il leur aura fallu trois heures pour venir à bout d'une dalle qui, de l'avis des sauveteurs présents, aurait pris au moins huit heures à percer normalement. «Sans compter que, le marteau-piqueur, il y a des endroits exigus où il est physiquement impossible de l'utiliser», ajoute Jacques.

Vice-président de la section française du GIS, Grégory Andolina est conquis. «En tant que sauveteurs, on s'est souvent dit que ce serait bien plus simple de faire sauter le mur, mais on n'avait pas les compétences pour», reconnaît-il. Lui qui avait connaissance de l'idée depuis trois ans avait hâte que la technique soit au point. «Cela enlève beaucoup de fatigue pour les sauve-

teurs, et c'est bien plus rapide pour arriver jusqu'à la victime, ce qui augmente nos chances de la sortir en vie.»

Il pointe également un avantage de poids. «Quand nous partons, nous avons au minimum une tonne de matériel et, en avion, cela coûte une quarantaine de francs par kilo», indique Grégory Andolina. Président de la section suisse du GIS, Yves Steiger abonde. «La mallette de microminage pèse 5 kilos, soit dix fois moins que nos outils habituels. Notre objectif est d'être le plus polyvalent et le plus léger possible», précise-t-il. De ce point de vue là, il est ravi d'avoir une nouvelle technique à sa disposition. «Pour autant, nous ne renonçons pas aux autres. D'autant que parfois on ne pourra pas utiliser

800 séismes sont enregistrés chaque année en Suisse. Dix à quinze sont ressentis par la population.

4,6 La magnitude, sur l'échelle de Richter, du séisme qui a secoué la commune de Linthal (GL) au mois de mars dernier. Le plus puissant de Suisse depuis dix ans.

300 personnes sont mortes en 1356 à Bâle dans un tremblement de terre d'une magnitude estimée à 6,6 et qui avait détruit une grande partie de la ville.

les explosifs.» L'une des limites actuelles de cette solution reste le passage des frontières avec des matières explosives. Mais la technique pourrait également se révéler utile en Suisse. «Il est tout à fait possible qu'un séisme se produise chez nous, notamment à Bâle ou en Valais», explique celui qui, dans le civil, est conseiller scientifique à l'Office fédéral de la protection de la population. S'il affirme que la Suisse est très bien préparée à cette éventualité, il invite à ne pas se reposer sur nos lauriers. «Il est important de ne pas rester dans notre zone de confort et de continuer à se montrer innovants.»

● TEXTES **FABIEN FEISLI**
fabien.feissli@lematin.ch
● PHOTOS **CHARLY RAPPO**